

Pensées sur la Musique

par
André Suarès



LVIII



GRANDEUR DE WAGNER. *C'est par la grandeur que Wagner se dresse au plus haut de la musique. Car sa grandeur est toujours musicale. J'entends par là que sa puissance poétique se fait sentiment et se sublime en émotion. Il est seul infaillible en cette rencontre. Pour aimer assez Wagner et le comprendre, il faut avoir le sens de la grandeur. Entre les artistes et les poètes, il est deux ordres d'esprits, que l'instinct même de la grandeur sépare : Dante et l'Arioste, Baudelaire et La Fontaine, ou Voltaire et Pascal. On peut admirer les uns et les autres ; mais assurément on ne les aime pas de la même manière. Fussent-ils maîtres également d'une forme parfaite, à la profondeur de l'âme on mesure un monde entre Bach et Mozart.*

A leur façon tragique ou contemplative, Bach et Wagner répondent à l'axiome de Pascal : Dieu sensible au cœur. Ici, Dieu est la pensée vitale, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus profond, prenant force par ses racines au plus secret de l'instinct et au plus irrationnel de la vie, pour finir en pyra-

mide, à la pointe de tous ses plans, sommet d'une vocation idéale. Beethoven est naturellement dans la force et la grandeur ; mais sa grandeur est de volonté ou de l'ordre sentimental : elle ne s'épanouit pas dans l'émotion par les seuls moyens de la musique. Là, comme partout, ou peu s'en faut, la grandeur s'oppose à l'expression sentimentale. Bref, le sentimental est mortel à toute grandeur. Car la grandeur est une puissance générale et libre. Qu'elle contemple les passions ou qu'elle les porte au plus haut degré de l'ivresse tragique, elle en est la possession par l'esprit : elle les domine. Le sentimental, au contraire, est un esclavage du spirituel dans les chaînes du sensible. Ce n'est plus Dieu ou la pensée sensible au cœur ; c'est le trouble ou l'intérêt du cœur qui tire à soi l'esprit et le fait déchoir à une aventure assez médiocre, puisqu'elle est toute personnelle. La sentimentalité ne s'en tire que par la vertu morale ; et la morale, ni pour ni contre, est étrangère à l'essence de l'art. Le Titan vit au milieu de la foudre, et n'est pas foudroyé.

Wagner n'est tout à fait lui-même que dans *Tristan et Parsifal*. Il ne l'est presque pas du tout avant le *Ring*. Pour le bien connaître il faut chercher cette grandeur dans les quatre drames légendaires, où elle n'est pas toujours. Cependant, on la trouve cent fois, si on s'en donne la peine. J'en prends un exemple : l'immense duo, qui fait presque tout le dernier acte de *Siegfried*, n'est pas sans lasser l'auditeur ; il semble avoir lassé Wagner lui-même, et il sent la fatigue. L'excès y règne : excès de force, excès dans les proportions, excès de tension, excès de longueur. Monotonie du paroxysme : elle mène à l'ennui. Mais la grandeur de Wagner se fait jour à toutes les pages. Un trait enfin est incomparable et emporte tout : *Brunehilde*, après les cris de triomphe où elle défie les dieux, et les acclamations où jubile son amour, chante cette espèce de berceuse admirable qui a la respiration du sein, le mouvement du flot, comme si toute la tendresse de la femme se confiait à la force tendre de l'homme et de la nature. Cette douceur heureuse dil aussi l'angoisse de la vierge mortelle et son recours unique à l'éternité de l'amour. A peine la mélodie s'achève-t-elle, qu'elle reprend telle quelle, mais en passant de mi majeur à mi mineur, sur les paroles : *Ewig war ich*. D'ailleurs, ce texte est sublime : « J'ai perdu mon immortalité de déesse ; mais, songes-y, j'ai l'éternité de l'amour en toi et par toi seul : *Doch ewig zu deinem Heil*. » Voilà bien la grandeur musicale, toute faite de musique, c'est-à-dire d'une émotion toute puissante, et d'ailleurs toute simple qui, par quelques moyens purement sonores, donne à la pensée la vie palpitante et passionnée du cœur.